

serait de grands cris si l'on proposait d'en faire la dépense, et pourtant nous connaissons des pays, bien plus pauvres que nous, qui ont pourvu leurs écoles de ces éléments si utiles d'instruction.

Le progrès est dans la nature et tous les peuples le subissent à leur insu, de sorte que le semblant d'instruction que l'on donnait jusqu'à présent aux classes pauvres devient insuffisant. Il faut donner une porte plus grande à notre enseignement primaire, et pour cela nous devons abandonner cette vieille méthode qui consistait à s'adresser presque exclusivement à la partie abstraite de l'élève, à la mémoire, pour attaquer l'ensemble de ses facultés intellectuelles et les développer par l'étude des choses essentiellement utiles; il faut, en un mot, abandonner la routine. Or, on n'arrivera à ce résultat que quand on aura compris qu'un instituteur communal doit, tout en restant modeste et simple, être un personnage. C'est lui qui doit faire rayonner la vérité sur toutes choses dans les campagnes, où les populations se consomment dans les préjugés et l'ignorance; il faut pour cela exiger de ces instituteurs communaux de solides connaissances théoriques et pratiques; il faut aussi leur faire une position matérielle qui soit en rapport avec l'utilité de leurs fonctions.

Quelques instituteurs n'ont pas attendu cette utile réforme pour prouver par quelques essais laborieux tout le bien qu'ils pouvaient faire dans les campagnes.

Cinq instituteurs de l'Yonne se sont réunis pour dresser la carte agronomique de leurs communes avec tout les détails historiques, statistiques, géologiques. Si tous les instituteurs étaient à même de suivre un si bel exemple, on aurait avant peu, et à peu de frais, un travail utile, intéressant, instructif, qui permettrait de connaître dans tous ses détails la constitution de toutes les parties de notre territoire.

Dans un autre genre, nous trouvons un instituteur de Romorantin qui a essayé d'acclimater la sériciculture en Sologne, pays dont le climat se prête très-convenablement à l'éducation des vers à soie. Il a apporté au ministère le résultat de sa première expérience: des cocons blancs, des cocons jaunes, ainsi que des échantillons de soie obtenus en 1867, et, quoique un peu tardive, cette exposition n'en a pas moins produit un très-heureux effet.

Si nous admettons qu'aujourd'hui la lecture et l'écriture, qui ont lieu d'être regardées comme constituant pour le peuple une instruction suffisante, ne constituent au contraire que des moyens rigoureusement élémentaires, les jeunes gens des campagnes et ceux qui sont destinés à vivre dans les villes devant passer leur vie au milieu d'occupations différentes, l'instruction qu'on leur donne ne doit pas être la même. Nous avons donc examiné avec soin l'exposition des écoles de campagne pour voir si nous trouverions, dans l'esprit des devoirs, des applications particulières, des notions d'agriculture, par exemple. Il y a eu quelques tentatives dans ce genre; nous devons citer M. Jannard, instituteur à Sourdon (Seine-et-Marne), qui essaye, une fois par semaine, de donner des sujets d'agriculture.

La science ne s'invente pas, et il en est de même des institutions. Quand les pays qui nous ont devancés dans l'enseignement primaire ont voulu créer cet enseignement, ils ont envoyé chez les différentes nations qui avaient la réputation de bien enseigner des hommes capables de tout observer; ils ont pris à ces nations ce qu'elles avaient de meilleur, en modifiant ce qui ne s'adaptait pas exactement à leurs mœurs, et c'est de cette manière qu'ils sont parvenus en peu de temps et avec de faibles moyens à organiser un enseignement primaire véritablement national, quoique les principaux éléments en eussent été pris à l'étranger.

On fait tous les jours des emprunts à la France; pourquoi la France ne prendrait-elle pas aussi chez ses voisins les bonnes choses qu'ils ont et que nous n'avons pas? Au lieu de passer des années à tâtonner, à démolir une chose pour en expérimenter une autre qui ne vaudra guère mieux, on arriverait du premier coup au résultat que l'on cherche, et il y aurait économie de temps et de fonds.

Pour l'enseignement rural, par exemple, qui nous préoccupe, car il est de la plus haute importance, voici ce qui se passe à deux pas de nous, en Suède. La commune met à la disposition des écoles un terrain dont une partie devient la propriété provisoire de l'instituteur, tandis que l'autre sert d'école d'agriculture. Pourquoi, sur nos 38,000 écoles primaires, y en a-t-il 27,000 seulement pourvues d'un jardin souvent insuffisant? Il faut organiser l'enseignement horticole pratique. Nous ne manquons pas de biens communaux en France qui sont négligés et qui trouveraient de cette manière une très-heureuse application.

On ne saurait assez insister pour éveiller la sollicitude de tout le monde sur l'enseignement primaire dans les campagnes, dont la négligence engendrerait une plaie très-dangereuse et capable de ruiner en peu de temps les Etats les plus forts. Aujourd'hui, l'homme, quelle que soit sa condition, n'accepte plus les fonctions de la machine. Il se passionne pour tout travail qui sollicite son intelligence; tout métier qui ne lui demande que l'application de sa force lui répugne.

Jusqu'à présent, on n'a fait de l'agriculture que machinalement; les premiers éléments de cette science, la plus noble, la plus belle et la plus généralement nécessaire, sont ignorés de ceux qui la pratiquent. Combien avez-vous de laboureurs qui se doutent qu'en retournant la terre avec la charrue ils la disposent à s'enrichir des substances nutritives répandues dans l'air? Ils répètent avec généralement ce vieux proverbe: "Un bon labour vaut de l'engrais." Mais savent-ils pourquoi? Aussi se dégoûtent-ils de leur métier, parce qu'ils ne le font que machinalement. Qu'ils le fassent avec intelligence, et en eux s'éveillera la passion de l'agriculture; ils ne désertent plus la charrue, qui aura pour eux des attraits jusqu'alors inconnus, et on aura trouvé le meilleur moyen d'arrêter l'émigration des habitants de la campagne.

JULES NOUGARET.

Moniteur.

PÉDAGOGIE.

L'éducation s'adresse au corps et à l'esprit.

Nous avons déjà dit que l'éducation adresse nécessairement ses effets au corps et à l'esprit en même temps, et nous avons ajouté qu'elle peut s'attacher plus particulièrement à développer l'un que l'autre. Celle qui s'étudie principalement à former le corps, produit des hommes robustes, mais non des esprits étendus, élevés. Il faut une certaine délicatesse d'organes pour l'acquisition des idées délicates, qui sont les principaux éléments des pensées ingénieuses et étendues. Or, les organes des sens ne peuvent acquérir de la délicatesse que par un emploi modéré des forces générales du corps; l'exercice violent et répété de ces forces générales augmente l'énergie du système musculaire, en habituant la plus grande quantité du fluide sensible à se porter vers les différentes parties de ce système; ce qui fait que les organes des sens en reçoivent relativement une petite quantité. Ainsi un homme formé de bonne heure à des exercices violents et soutenus, pourra devenir un athlète, mais non un artiste, un homme de goût, un homme à grandes et nombreuses pensées. D'un autre côté, si, dès l'enfance, le corps est habituellement en repos, si l'intelligence est presque uniquement exercée, la puissance vitale s'affaiblit bientôt dans l'ensemble de l'économie, et l'intelligence elle-même perd les moyens de s'étendre et de se fortifier. Ainsi, il faut, autant qu'il est possible, unir ensemble l'exercice du corps et l'exercice de la pensée, sans excès ni de part ni d'autre, employer souvent l'exercice du corps au délassement absolu de la pensée, souvent aussi faire servir l'exercice du corps à l'acquisition de nouvelles idées.

Tels sont les principes généraux que je crois pouvoir présenter sur l'éducation. Mais ces principes sont susceptibles d'une grande diversité d'applications particulières. Nous l'avons dit, la même éducation ne saurait convenir à tous les enfants. Je crois aussi pouvoir donner, de la meilleure éducation, la définition suivante: c'est l'art de tirer le meilleur parti de l'organisation d'un enfant, et de son caractère, en se bornant à lui demander ce que cette organisation indique, sans aller au-delà.

L'éducation est loin d'avoir pour but, comme on l'a pensé quelquefois, de réformer le caractère; l'entreprise d'en corriger les prétendus défauts est téméraire, on ce qu'elle ne peut réussir; et funeste, en ce qu'elle substitue des défauts réels aux qualités avantageuses qui dépendaient de ce caractère même, et qu'elle étouffe dès leur naissance.

Divisons, pour nous faire entendre, les caractères des enfants en deux classes générales: les caractères vifs, et les caractères tranquilles.

Il y a malheureusement des moyens de réprimer la vivacité des enfants du premier caractère; la terreur, les châtiments, la contrainte, en les rendant les plus malheureux des êtres, les réduisent à une stupeur forcée, qui gêne leur développement, et les empêche d'atteindre le degré de force corporelle et intellectuelle dont ils étaient primitivement susceptibles. L'enfant, traité